

Türk dostları Pierre Loti ve Claude Farrere. *BULUT, Yücel*. Yüksek Lisans.
İstanbul Üniversitesi, Sosyal Bilimler Enstitüsü, İstanbul, 1993. 86 s., 97 ref.
Danışman: Y.Doç.Dr. İsmail Coşkun. Dili: Tr.

20 MAYIS 1998

fait mieux que traduire. Textes arabe et français se complètent, s'adaptent mutuellement et sont accompagnés de lexiques techniques pour expliquer les notions et leurs corollaires. Son théâtre est bilingue ; dans *Démésure* (1953) et *Divergences* (1960), il cherche à exprimer dans les thèmes de l'angoisse l'âme arabe contemporaine. Farès utilise même un troisième langage, celui du symbole musical ou figuratif. Pour cette raison, il est facilement classé parmi les symbolistes. On a comparé Farès à Verlaine et Baudelaire* pour son symbolisme (Brockelmann, *Histoire de la littérature arabe*, 1942), à Camus* pour son sens de l'absurde ou à Kafka pour l'angoisse. Mais il doit également être resitué dans la littérature arabe à côté du « maître des ténèbres » Taha Hussein*. Mais si ce dernier réaffirme son attachement au classicisme, Farès se tourne vers le genre théâtral, abandonnant la langue pour le langage, comme expression plastique totale du monde arabe.

En 1948, il est nommé conseiller culturel de la délégation égyptienne à l'ONU et élu à l'Institut d'Égypte, dont il devient secrétaire général en 1958. Avec *Une miniature religieuse de l'école arabe de Bagdad, son climat, sa structure et ses motifs ; sa relation avec l'iconographie chrétienne d'Orient* (Le Caire, 1948), il commence à écrire sur l'art islamique, l'iconographie et l'iconologie. Il explore les questions de philosophie esthétique et de morale, comme la légalité de l'image en Islam à travers l'étude entamée par Eustache de Lorey* des manuscrits illustrés d'Irak et de Syrie du XII^e au XIV^e siècle. Il découvre des manuscrits importants, en particulier *La Thériaque de Paris. Un manuscrit arabe à peinture de la fin du XII^e siècle* (Le Caire, IFAO, 1952). Là encore, il s'attaque aux idées reçues et s'oppose aux théories jugées trop étroites de Th. Arnold ou D. S. Rice. Ses écrits entament une réflexion sur le rapport de l'image au mot, rendue possible par sa connaissance parfaite de l'histoire, de la littérature, de la musique et des Beaux-Arts. Ses études sont aujourd'hui incontournables dans le domaine de l'iconographie et de la peinture arabes.

Jean-Gabriel Leturcq

MOUBARAC Y., « L'œuvre scientifique et littéraire de Bishr Farès (1906-1963) », *Revue des études islamiques*, 1968.
ANAWATI G., « in memoriam Bichr Farès », *MIDEO*, 8, 1964.

FARRÈRE Claude, Charles Bargone dit (Lyon, 1876 – Paris, 1957)

Officier de marine et écrivain.

Il connaît le succès avec des romans à thème, d'abord exotiques et coloniaux, et il est également l'auteur de récits de voyages, d'ouvrages de marine et d'essais sur les problèmes internationaux des années 1930. Bien qu'il se considère comme le disciple de Pierre Loti*, son aîné dans la Marine nationale, leurs œuvres comme leurs styles ont peu en commun.

Son ami Pierre Louÿs l'encourage à publier son premier livre, *Fumée d'opium* (1904), un recueil de contes. En 1905, il reçoit le prix Goncourt pour *Les Civilisés*. Élevé au grade de capitaine de corvette en 1918, il démissionne de la marine l'année suivante pour se consacrer à la littérature. En 1935, il est élu à l'Académie française contre Paul Claudel*.

Farrère découvre Istanbul à vingt-six ans, lorsqu'il séjourne deux ans durant (août 1902-oct. 1904) à bord d'un aviso stationnaire de l'ambassade de France, commandé, à partir de septembre 1903, par Pierre Loti. La ville sera pour les deux marins-écrivains une riche source de création littéraire, mais Farrère se présente plus comme un peintre ou un poète que comme un conteur, un historien, un polémiste. Son roman, *L'Homme qui assassina* (1907), relève des genres exotique et policier. Dans les années 1920, Farrère apparaît, à l'égal de Loti et de quelques autres, comme chantre de l'islam. Mais avec lui l'exotisme chausse déjà les bottes du colonialisme. C'est un islam lié à la France que, du Maroc à la Turquie, il s'évertue à encenser. En 1920, Lyautey*, alors résident général de France, l'invite à séjourner au Maroc. Farrère lui rend hommage dans une brochure, *Lyautey l'Africain*, et dans son roman *Les hommes nouveaux* (1922). Lors du démembrement de l'Empire ottoman, Farrère se montre très turcophile. Au printemps 1922, il se rend à Istanbul pour rencontrer le sultan